

Le S. A. P.

(Parti socialiste ouvrier) (1).

Qualifier le S. A. P. de « parti social-fasciste » ou « contre-révolutionnaire », cela est seulement possible à des fonctionnaires enragés qui estiment que tout leur est permis, ou bien à des perroquets stupides qui répètent les injures sans en comprendre le sens. Mais ce serait d'une impardonnable légèreté et d'un optimisme bon marché que d'accorder par avance sa confiance à une organisation qui, ayant rompu avec la social-démocratie, se trouve pourtant encore dans la voie entre le réformisme et le communisme, et sous une direction qui est plus proche du réformisme que du communisme. Même dans cette question, l'opposition de gauche ne prend aucune responsabilité pour la politique d'Urbahns.

Le S. A. P. n'a pas de programme. Il ne s'agit pas de document formel : un programme est fort seulement dans le cas où son texte est lié à l'expérience d'un parti, aux enseignements des luttes, imprégnant ses cadres jusque dans la chair et le sang. Rien de tout cela dans le S. A. P. La Révolution russe ; certaines de ses étapes ; la lutte des fractions ; la crise allemande de 1923 ; la guerre civile en Bulgarie ; les événements de la Révolution chinoise ; la lutte du prolétariat anglais (1926) ; la crise révolutionnaire espagnole ; — tous ces événements qui doivent vivre dans la conscience du révolutionnaire comme les jalons lumineux sur la voie politique ne sont pour les cadres du S. A. P. que de confus souvenirs de journaux, non une expérience révolutionnaire vécue.

Que le parti ouvrier soit forcé de mener une politique de front unique, c'est indiscutable. Mais la politique du front unique a ses propres dangers. Seul un parti révolutionnaire trempé dans la lutte peut mener une telle politique. En tout cas, la politique du front unique ne peut pas servir de programme à un parti révolutionnaire. Cependant, c'est sur cela que le S. A. P. construit à présent toute son activité. En conséquence, la politique du front unique est transférée à l'intérieur du parti, c'est-à-dire qu'elle sert à effacer les contradictions entre les diverses tendances. Et cela, c'est bien la fonction fondamentale du centrisme.

Le journal quotidien du S. A. P. est imbu d'un esprit d'hésitation. Malgré la sortie de Ströbel, le journal reste semi-pacifiste et non marxiste. Certains articles révolutionnaires n'en chan-

gent pas la physionomie, au contraire, ils ne font que la rendre plus saillante. Le journal s'échauffe d'enthousiasme pour la lettre de Küster à Brüning au sujet du militarisme, lettre fade d'un esprit profondément petit bourgeois. Il applaudit le « socialiste » danois, ancien ministre de son roi, à propos de son refus de faire partie de la délégation gouvernementale à des conditions trop humiliantes. Le centrisme se contente de peu. Mais la Révolution exige beaucoup. La Révolution exige tout, intégralement.

Le S. A. P. critique la politique syndicale du P. C. A. : scission des syndicats et création de la R. G. O. (Opposition syndicale révolutionnaire). Sans doute, aussi dans le domaine syndical, la politique du P. C. A. est profondément erronée ; la direction de Lozovsky coûte trop cher à l'avant-garde prolétarienne internationale. Mais la critique du S. A. P. n'est pas moins erronée. Il ne s'agit nullement que le P. C. « scinde » les rangs du prolétariat et « affaiblit » les syndicats social-démocrates. Ceci n'est pas un critérium révolutionnaire, parce que, sous la direction actuelle, les syndicats ne servent pas les ouvriers, mais les capitalistes. Le crime du P. C. n'est pas dans le fait qu'il « affaiblit » l'organisation de Leipart, mais dans le fait qu'il s'affaiblit lui-même. La participation des communistes dans les syndicats réactionnaires n'est pas dictée par un principe abstrait d'unité, mais par la nécessité de la lutte pour l'élimination de l'organisation des agents du capital. Chez le S. A. P. cet élément actif, révolutionnaire, agressif de la politique recule devant le principe abstrait de l'unité des organisations dirigées par les agents du capital.

Le S. A. P. accuse le Parti communiste de tendances « putschistes ». Cette accusation, elle aussi, trouve son appui dans certains faits et certaines méthodes ; mais, avant de se donner le droit d'avancer cette accusation, le S. A. P. doit formuler avec précision et indiquer par les faits la façon dont il se comporte vis-à-vis des problèmes fondamentaux de la révolution prolétarienne. Les mencheviks accusèrent toujours les bolcheviks de blanquisme et d'aventurisme, c'est-à-dire de putschisme. La stratégie léniniste au contraire se trouva aussi loin du putschisme que le ciel de la terre. Mais Lénine comprit et sut faire comprendre aux autres l'importance de « l'art de l'insurrection » dans la lutte prolétarienne.

La critique du S. A. P. à ce sujet acquiert un caractère d'autant plus suspect qu'elle s'appuie sur Paul Lévy qui s'épouvanta de la maladie infantile du Parti communiste et lui préféra le marasme sénile de la social-démocratie. Dans des délibérations intimes au sujet des événements de Mars en Allemagne (1921), Lénine dit à propos de Lévy : « Cet homme a décidément perdu la tête ». Il est vrai que Lénine ajouta

alors avec malice : « Il avait au moins quelque chose à perdre, on ne peut pas en dire autant des autres ». Sous l'expression « des autres », il faisait allusion à Béla Kun, Thalheimer, etc. Que Paul Lévy ait eu une tête sur les épaules, on ne peut pas le nier. Mais un homme qui a perdu la tête et qui, dans ces conditions, fait un saut des rangs du communisme aux rangs du réformisme, ne vaut rien comme maître pour un parti prolétarien. La fin tragique de Lévy, le saut d'une fenêtre dans un état de délire, est comme le symbole de son orbite politique.

Si, pour la masse, le centrisme n'est que la transition d'une étape à l'autre, pour certains politiciens le centrisme peut devenir une seconde nature. A la tête du S. A. P. se trouve un groupe de fonctionnaires, d'avocats, de journalistes, social-démocrates effrayés, de gens arrivés à l'âge où l'éducation politique doit être considérée comme terminée. Un social-démocrate effrayé, ce n'est pas encore un révolutionnaire.

Un représentant de ce type — le meilleur de ses représentants — est George Ledebour. Il n'y a justement pas longtemps, il m'arriva de lire le procès-verbal de son procès de 1919. Et plus d'une fois en le lisant, j'applaudissais en moi-même le vieux combattant, sa sincérité, son tempérament, la noblesse de sa nature. Mais Ledebour toutefois n'a pas franchi les limites du centrisme. Lorsqu'il s'agit d'actions de masses, des formes supérieures de la lutte de classes, de leur préparation, de la responsabilité du parti assumant ouvertement la direction des combats de masses — là, Ledebour n'est que le meilleur représentant du centrisme. Cela l'éloigna de Liebknecht et de Rosa Luxembourg. C'est cela qui l'éloigna aujourd'hui de nous.

Indigné de l'accusation formulée par Staline contre l'aile radicale de la vieille social-démocratie allemande au sujet de son attitude passive dans la lutte des nations opprimées, Ledebour se réfère au fait que, précisément dans la question nationale, il fit toujours preuve d'une grande initiative. C'est absolument incontestable. Ledebour personnellement s'éleva avec beaucoup de passion contre les notes de chauvinisme au sein de la vieille social-démocratie allemande, tout en ne cachant aucunement le sentiment national allemand fortement développé en lui-même. Ledebour fut toujours le meilleur ami des Russes, des Polonais et d'autres émigrés révolutionnaires, et beaucoup d'entre ces derniers gardèrent toujours un chaud souvenir du vieux révolutionnaire, qu'on appelait parmi les bureaucrates de la social-démocratie, avec un air de condescendance ironique, tantôt « Ledebourof », tantôt « Ledebour-sky ».

Néanmoins, Staline qui ne sait rien ni des faits ni de la littérature de ce temps-là, a raison dans cette question, dans la mesure toutefois

où il répète l'appréciation générale de Lénine. Essayant de répliquer, Ledebour ne fait que confirmer cette appréciation. Il se réfère au fait que, dans ses articles, il exprima plus d'une fois son indignation des partis de la deuxième Internationale qui, avec une parfaite tranquillité, observaient le travail de leur collègue Ramsay MacDonald, qui résolvait le problème national indien à l'aide de bombardements aériens. Dans cette indignation et dans cette protestation se trouve incontestablement une différence honorable entre la personne de Ledebour et un Otto Bauer quelconque, sans parler d'Hilferding et de Wels : pour que ces messieurs puissent faire des bombardements démocratiques, il ne leur manque que l'Inde.

Néanmoins la position de Ledebour aussi dans cette question ne sort pas des limites du centrisme. Ledebour exige la lutte contre l'oppression coloniale ; il se prononcera au Parlement contre les crédits coloniaux ; il prendra sur lui la défense hardie des victimes de l'insurrection coloniale écrasée. Mais Ledebour ne participera pas à la préparation de l'insurrection coloniale. Il considère cela comme du putschisme, de l'aventurisme, du bolchevisme. Et là est tout le fond.

Ce qui caractérise le bolchevisme dans la question nationale, c'est qu'il considère les nationalités opprimées, même les plus arriérées, non seulement comme un élément objectif, mais comme un élément subjectif de la politique. Le bolchevisme ne se borne pas à leur accorder les « droits » à disposer d'elles-mêmes et aux protestations parlementaires contre le piétinement de ces droits. Le bolchevisme pénètre au milieu des nationalités opprimées, les soulève contre l'opresseur, lie leur lutte à celle du prolétariat des pays capitalistes, enseigne aux Chinois opprimés, aux Hindous ou aux Arabes l'art de l'insurrection et assume la complète responsabilité de ce travail vis-à-vis des bourreaux civilisés. C'est là seulement que commence le bolchevisme, c'est-à-dire le marxisme révolutionnaire dans l'action. Tout ce qui n'atteint pas ces limites demeure du centrisme.

**

On ne peut jamais juger exactement la politique d'un parti prolétarien sur la seule base de critères nationaux. Pour le marxiste, c'est un axiome. Quels sont donc les liens internationaux et les sympathies du S. A. P. ? Les centristes norvégiens, suédois, hollandais, les organisations, les groupes et les personnalités isolées auxquelles leur caractère passif et provincial permet de se tenir entre le réformisme et le communisme, tels sont leurs amis les plus proches. Angélica Balabanova est la figure symbolique des liens internationaux du S. A. P. : elle s'efforce même aujourd'hui de lier le nou-

(1) Parti constitué par l'aile gauche du parti social-démocrate allemand qui s'en est séparée à la fin de l'année 1931. (n. du t.).